

L'uniformisation sociale

DUCHARME, Olivier. *À bout de patience – Pierre Perrault et la dépossession*, Montréal, Écosociété, 2016, 184 p.

Luc Laporte-Rainville

Volume 35, Number 1, Winter 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84216ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

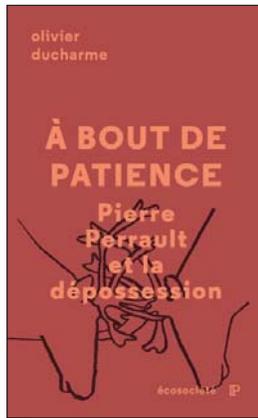
0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laporte-Rainville, L. (2017). Review of [L'uniformisation sociale / DUCHARME, Olivier. *À bout de patience – Pierre Perrault et la dépossession*, Montréal, Écosociété, 2016, 184 p.] *Ciné-Bulles*, 35(1), 54–54.



DUCHARME, Olivier. *À bout de patience – Pierre Perrault et la dépossession*, Montréal, Écosociété, 2016, 184 p.

L'uniformisation sociale

LUC LAPORTE-RAINVILLE

L'obsession de rentabilité économique est l'un des pires fléaux que l'humanité ait déclenché sur cette planète. Sorte d'ulcération phagédénique qui ravage tout sur son passage, ce désir innommable de profit n'a que faire de la compassion, de la culture et de l'environnement... À une époque où la mondialisation est aussi éthique qu'un histrion dirigeant une multinationale, certaines cellules de résistance s'organisent (on pense ici au mouvement Occupy Wall Street), mais leur impact est, en définitive, quasi nul. Il est vrai que le capitalisme est aussi incroyable que l'Hydre de Lerne: coupez-lui une tête, deux autres repoussent. Mais il faut pourtant mettre fin à ce délire qui promeut les iniquités et la destruction des singularités culturelles. Esquinter les autorités ne semble plus suffire...

C'est en partant de cette indignation qu'Olivier Ducharme a élaboré son dernier ouvrage: *À bout de patience – Pierre Perrault et la dépossession*. Comme le titre l'indique, Perrault, réalisateur phare du cinéma direct, est au cœur de cet essai captivant sur l'uniformisation sociale provoquée par une idéologie favorisant

richesse matérielle et annihilation de la diversité. Le documentariste, chantre de la culture populaire, fut en effet un résistant, un pourfendeur du système économique moderne. Son cinéma, qui offrait une voix aux laissés-pour-compte québécois, est une source intarissable d'inspiration pour quiconque désire remettre en cause les bonzes du libre marché.

En témoigne **Les Voitures d'eau**, troisième film consacré à la communauté de l'Isle-aux-Coudres — les deux autres étant **Pour la suite du monde** (1963) et **Le Règne du jour** (1967). Sorti en 1968, ce documentaire relate la disparition des goélettes artisanales utilisées par nombre de Coudriens pour la livraison de cordes de bois. Cette « extinction », on l'aura compris, est le résultat d'un progrès technique favorable à l'efficacité — et donc à la rentabilité de compagnies avides d'es-pèces sonnantes. Comment expliquer autrement la présence marquée d'immenses embarcations de fer sur le fleuve Saint-Laurent? Ainsi, « les goélettes de bois », de dire Ducharme, « ne tiennent pas le coup et dépérissent sans laisser de traces, emportées par une économie de marché qui ne pense qu'à rentabiliser au plus vite les capitaux investis » (p. 37). Accélération... encore et toujours. Cette vertigineuse course au remboursement et au profit est d'autant plus pernicieuse qu'elle dépossède une communauté de son territoire. D'abord maîtres chez eux, les navigateurs coudriens ont dû renoncer à leur savoir-faire qui consistait à construire des bateaux afin de travailler pour leur propre bénéfice. Une perte d'autonomie qui les a métamorphosés en esclaves d'une structure privilégiant les industriels plus fortunés, les dépouillant ainsi de leurs particularités en tant que communauté distincte. C'est la fameuse « prolétarianisation » des individus, leur soumission à des compagnies ignobles. Et cela a mené à « une rupture entre [les] travailleur[s] et [leur] territoire, à l'abandon des maîtrises traditionnelles et [...] à une marchandisation de la force de travail » (p. 44).

Mais les Coudriens ne sont pas seuls à être opprimés, car une autre collectivité du Québec est violemment assujettie par les panégyristes du capital: celle des Innus. Ce peuple premier est effectivement victime d'une répression innommable de la part des apôtres de la foi capitaliste — et cela ne date pas d'hier! Il faut savoir que ces Amérindiens étaient jadis des nomades vivant principalement de la chasse. Ce mode de subsistance, pas toujours aisé, fut adouci à l'arrivée des colons français. Car ces derniers, habitant près des côtes, approvisionnèrent les Autochtones en farine, afin qu'ils puissent s'alimenter convenablement lors des mauvais jours de chasse. Mais cet équilibre, voire ce partage territorial, ne dura pas, puisque les nouveaux arrivants décidèrent bientôt d'investir l'intérieur des terres dans l'optique de développer l'industrie du bois. Quant aux Innus, ils en vinrent à délaisser les forêts, accoutumés à cette fameuse farine, céréale emblématique de la vie sédentaire.

C'est ce fait historique qui est au centre du **Goût de la farine**, documentaire que Perrault achève en 1977. Pessimiste, le film aborde le présent d'Innus victimes des agissements de cette horde de colonisateurs sans scrupules. Interprétant avec perspicacité les thèses de ce long métrage, Ducharme livre une analyse idoine, affirmant que « le goût de la farine, véritable instrument de servitude, a transformé une culture nomade, qui se caractérisait par la chasse au caribou, en une culture tournée tout entière vers la main bienfaitrice canadienne [comprendre: les anciens colons français] » (p. 156). Dès lors, on assiste à l'agonie d'un peuple par l'anéantissement de sa précieuse singularité. Constat navrant, s'il en est.

Cet essai engagé malmène tous les aigrefins du monde marchand. Et quoi de mieux que les films de Perrault pour illustrer les ravages qu'ils ont causés, causent toujours et causeront dans l'avenir? Une fois de plus, l'œuvre perraultienne prouve son actualité brûlante. ☞